

Dès lors, ce fut un délire, une orgie de spéculation.

Pour chauffer à blanc les esprits, la France fut inondée de descriptions admirables du Canada et de la Louisiane, où se trouvaient les terres de la Compagnie des Indes.

Chaque marchand d'estampes eut des gravures et des peintures à sa porte, représentant de belles forêts remplies de sauvages qui apportaient de l'or à pleines mains.

Comment l'actionnaire, — ce type de la crédulité, de l'optimisme et du crétinisme, — ne serait-il pas né dans un pareil milieu !

Aussi, ne se fit-il pas faute d'éclorre.

Et, sitôt éclos, il devint légion.

La rue Quincampoix, à Paris, — qui avait un nom prédestiné comme attrape-nigauds, — s'obstrua de capitalistes, petits et grands, y portant leur or pour recevoir en échange des billets de la fameuse banque, qui avait là ses bureaux.

Tout le monde, — j'entends le monde qui lit, — connaît *Le Bossu*, de Paul Féval, ou du moins l'a vu jouer sur la scène, ici, au Canada.

Pour vous rappeler les réunions tumultueuses de la rue Quincampoix ?...

Nobles et roturiers, grandes dames et demoiselles du demi-monde, des Condé, des Conti, des princes, des ducs, des gentilshommes de tous titres, des industriels, des enrichis du comptoir, de la finance, de la spéculation, tout le monde s'y coudoie, s'y bouscule pour faire arriver son or avant celui d'autrui dans les caisses de la banque.

Et l'agio, — oiseau de proie sinistre, — agite ses grandes ailes frémissantes au-dessus de la foule enfiévrée.

Les actions montent, montent toujours ; et toujours aussi coule vers la banque le torrent d'or.

On vit alors ce qui ne s'était jamais vu : des créanciers de l'Etat venir échanger leurs titres incontestables contre le papier de la banque ou des billets au porteur.

Les vieilles fortunes s'arrondissaient, et l'on vit le prince de Condé empocher vingt millions en un tour de main, et, avec ces vingt millions, embellir Chantilly et réparer le Luxembourg.

Tel, qui s'était couché petit rentier la veille, se réveillait millionnaire le lendemain.

Voltaire, fort spéculateur de son état, bien que jeune encore, cultivait ardemment le système et y réalisait des bénéfices qu'il allait faire valoir dans les fournitures, — mais que d'ailleurs il perdit dans la liquidation des frères Paris.

* *

Mais l'orgie touchait à sa fin....

Déjà les flambeaux pâlisssaient....

Après avoir honoré la presque totalité des billets de l'Etat, — c'est-à-dire la dette de Louis XIV, — le système de Law, ayant atteint son point culminant, demeura quelque temps en équilibre, puis la dégringolade commença....

On était en 1720.

La banque opérait depuis quatre ans, et ses actions de 500 francs s'étaient élevées à 14,000 francs.

Elle avait dans ses coffres une bonne partie de l'or du royaume : au-delà de 300 millions.

Et les Français chantaient à tue-tête :

L'or est une chimère, etc.

Ce qui n'empêchait pas Voltaire, un peu désenchanté du *Système*, d'écrire au duc de Sully :

Et ce système tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Emboursent l'a gent de la France,
Et le font par pure bonté,
Pareil à la vierge Sybille
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui, possédant pour tout trésor
Ses recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or
Et lui rend des feuilles de chêne.

* *

On conçoit que le reflux de cette marée financière, qui venait d'inonder la France, ne se fit pas sentir tout d'un coup, mais qu'au contraire, arrivée à son maximum d'élévation, elle demeura pendant quelque temps *étale*, sans monter ni baisser.

C'est ce moment précis que choisissent les gens

qui ont *du nez* pour réaliser, et ceux qui ont du *guignon* pour risquer.

Aussi, les premiers ne se firent-ils pas faute d'échanger leur papier, jusque là sans prix, pour du bon or sonnante, et les gens à guignon pour se défaire de leur or en retour du papier reçu.

Parmi les personnes ayant eu *du nez* en cette circonstance, il convient de ne pas oublier une certaine dame Caumont, — une veuve à marier, s'il vous plaît ! — qui réalisa en or la bagatelle de soixante-dix millions.

En voilà une qui ne dut pas manquer de prétendants à sa main, eut-elle possédé *deux nez* au lieu d'avoir eu simplement *du nez* !

Quant à Law lui-même, il agissait en homme prudent : acquérant les plus belles terres du royaume, achetant le comté d'Evreux 800,000 livres, offrant 1,400,000 livres au prince de Carignan pour l'hôtel de Soissons, et 1,700,000 au marquis de Sully pour son marquisat.

Partout des symptômes de débâcle prochaine se montraient. Ainsi, on achetait avec des billets de la banque des marchandises de toutes sortes, dans l'idée que prochainement le billet perdrait de la valeur et que la marchandise, au contraire, en reprendrait.

On vit même un duc authentique, le duc de Caumont La Force, membre du conseil des finances, se faire épicier pour placer son argent.

Intrusion qui lui valut, de la part de la respectable corporation de ses confrères *sérieux* en épicerie, la boutade suivante, où son courage à la guerre est fortement mis en doute :

La Force, comme dit d'Argenson,
Hait beaucoup le canon :
Il craint qu'un boulet ne le perce.
Pour oisif, il ne l'est jamais ;
En guerre il fait la controverse
Et la maitôte en temps de paix.

Il est vrai qu'un arrêt solennel du Parlement flétrit d'une censure ce gentilhomme trop homme d'affaires.

Mais l'action du duc-épicier n'en constituait pas moins un signe avant-coureur de la débâcle prochaine.

Le maître des requêtes, Talhouet, qui avait fait une fortune colossale et acheté les plus belles terres confisquées de Bretagne, fut, lui, condamné bel et bien à être pendu ; et ce n'est qu'après des efforts considérables que sa famille obtint pour lui une commutation de peine.

Toutefois, la plus triste affaire de cette triste époque, où le désir de faire fortune affolait toutes les têtes, fut celle du comte de Horn, — jeune homme de vingt-deux ans, d'une illustre famille de Flandre, et parent du Régent, — que l'amour du jeu poussa à assassiner un gros financier pour s'emparer de son portefeuille.

Il fut condamné à être roué vif, et le Régent, voulant faire un exemple, le laissa supplicier, se contentant de dire : "Quand on a du mauvais sang, on se le fait tirer."

* *

On sait comment finit cette orgie financière....

La France fit banqueroute.

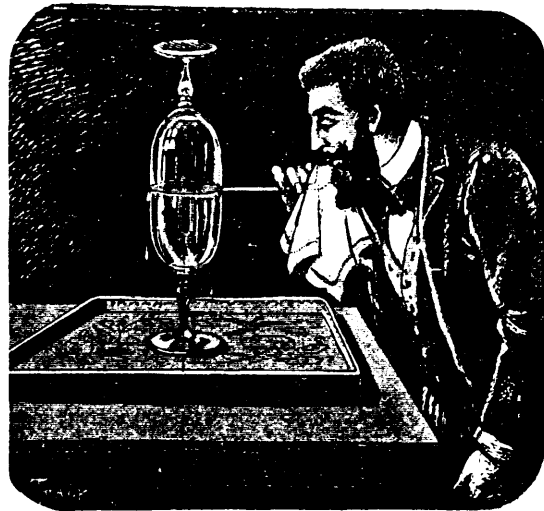
Et Law.... un pouf !

Dr Eugène Irey.

D'où vient ce baume bienfaisant qui cicatrise les plaies faites à l'âme par les deuils, les épreuves, les tourments de la vie ? D'où vient-il, si ce n'est d'en haut, si ce n'est de l'espérance que nous devons à la foi ! — Mme MARIE-ÉDOUARD LENOIR.

Il n'y a pas un salon complet, sans l'*Ami des salons*, de Mlle Nitouche. Prix : 10c. Vendu par G. A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine, Montréal.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE



LE VERRE VIDÉ SANS QU'ON Y TOUCHE

Prenez deux verres de forme quelconque, mais ayant exactement le même orifice. Pongez ces deux verres dans l'eau, et quand ils seront remplis tous les deux, appliquez sous l'eau, leurs orifices l'un contre l'autre. Retirez ensuite ces deux verres, en les maintenant bien joints, et placez-les sur un plateau à rebords, superposés comme l'indique la figure.

Tant qu'on ne touchera pas aux deux verres, il ne s'échappera pas une goutte de l'eau qu'ils contiennent.

Il s'agit, cependant, de vider entièrement le verre supérieur sans y toucher.

Pour cela, vous prendrez une pipe à moitié chargée de tabac, et vous l'allumerez. Puis après avoir entouré son fourneau d'un mouchoir, vous soufflerez sur ce fourneau tout en promenant autour de la ligne de séparation des deux verres, et le plus près qu'il soit possible sans la toucher, l'extrémité du tuyau.

Il arrivera alors que la fumée du tabac, projetée hors du tuyau de la pipe par l'insufflation exercée sur le fourneau, pénétrera entre les interstices minuscules qui existent entre les orifices des deux verres, montera dans le verre supérieur, s'accumulera à son sommet, et y exercera bientôt une pression qui forcera l'eau du verre supérieur à s'écouler lentement en gouttelettes qui s'échapperont par les mêmes interstices qui ont livré passage à la fumée de tabac et tomberont dans le plateau. Si le verre supérieur n'est pas très grand, il sera de la sorte vidé en très peu de temps.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — J. H. Pariseau (\$15.00), 1184, rue Saint-Laurent ; M. Hébert, 1203, rue St-Laurent ; J. B. Charbonneau, 2251, rue Notre-Dame ; Delle Ali e Dubois, 1062, rue St-Jacques ; F. Bertrand, 374, rue Drolet ; Louis Carrier, 123, rue St-Hubert ; Alexandre-Villemare, 18, rue Boyer ; Adélaïde Chausse, coin des rues Seaton et Rachelle ; H. E. Pratt, du département des chemins ; Dame Laflamme 92, rue Dufresne ; C. Proteau, 280, avenue Laval ; Hector LeBer, 277, rue des Allemands ; Léon Dugas, 171½, rue St-André ; L. A. Bernard, 1882, rue St-Catherine ; Dame J. A. Héroult, 204, rue des Frères ; J. B. Archambault, 368, avenue Laval ; A. Jany, 200½, rue Sanguinet ; Herménégilde Bagny, 201, rue Lagauchetière ; Dame P. Labele, 1221, rue Mignonne ; J. Mathien, 391, rue Jacques Cartier ; J. Mallette, 2240, rue Notre-Dame.

Québec. — F. Lapierre (\$2.00), 140, rue St-Olivier ; P. C. d'Au euil, marchand, rue St-Joseph ; Dame J. B. Valérand, 250, rue de la Reine, St-Roch ; Colonel Vohl, 63, rue St-Louis ; Dame veuve J. B. Allard, 147, rue St-Joseph, St-Roch ; J. B. Jacques, 99, rue de la Couronne, St-Roch ; G. Gird, 35, rue Claire Fontaine ; Arthur Beaudoin, 194, rue St-François, St-Roch.

Montmorency. — J. Bernard, P. Lamontagne, Révd J. U. East.

Cap-Santé. — J. M. Bernard.

Saint-Gabriel de Brandon. — George Dubault.

Sainte-Cunégonde. — Nacléon Riendeau, 3103, rue Notre-Dame ; F. X. Cousigny, 754, rue Albert.

Mattawa, Ont. — B. Charon (\$3.00).

Saint-Bonaventure d'Upton. — Pierre Arel.

Sainte-Julienne. — G. Lambert.

Pointe-Saint-Charles. — Dame veuve J. B. Ethier, 222, rue Centre.

Chicago, Illinois. — Frank Chalifoux, 25, Blue Island, Av. Lawrence, Mass. — Félix Poisson.

Ressentez-vous la fatigue, l'épuisement général ? Vous avez besoin d'un tonique. La Sarsaparille de Hood est le meilleur. Essayez-la.